

L'Impact du Capitalisme sur les Personnages Principaux dans « La Tresse » De Laëtitia Colombani

Dr. Doaa Baligh Hassan^(*)

Résumé

Dans "*La Tresse*" de Laetitia Colombani, le capitalisme a un impact significatif sur trois héroïnes issues de milieux et de cultures différentes, mais toutes confrontées à des défis liés à leurs conditions sociales, économiques et culturelles. Il influence leurs trajectoires et leurs luttes individuelles.

En Inde, Smita, issue d'une caste des Intouchables, une communauté marginalisée en Inde. Elle travaille dans des conditions déplorables. Elle nettoie les toilettes des castes les plus nobles, et ramasse les merdes humaines à mains nues toute la journée. Son histoire illustre l'inégalité sociale et l'exploitation des travailleurs pauvres, souvent réduits à des tâches dégradantes pour survivre, dans un système capitaliste qui profite de leur vulnérabilité.

En Italie, Giulia, dont la famille possède une entreprise artisanale de perruques, voit son mode de vie menacé par la concurrence de grandes entreprises industrielles. Le capitalisme, avec ses logiques de profit et de compétition, met en péril l'artisanat traditionnel. Lorsque son père est victime d'un accident, Giulia découvre que l'entreprise est endettée et doit faire face à des choix difficiles pour la sauver, ce qui reflète la pression exercée par le capitalisme qui menace, en fait, les valeurs familiales et la préservation des savoir-faire locaux.

Enfin, Sarah, au Canada, incarne une autre facette du capitalisme : la quête de performance dans sa carrière d'avocate. En tant qu'une femme ambitieuse et carriériste dans son domaine, elle sacrifie sa santé et son bien-être pour répondre aux exigences d'un système qui valorise la productivité et le succès matériel. Cependant, son parcours montre aussi les sacrifices personnels et les dilemmes moraux que ce système peut engendrer.

Dans la présente étude, nous chercherons à aborder la notion du capitalisme en tant qu'un système économique dominant caractérisé par la propriété privée des moyens de production, la recherche du profit et l'accumulation du capital. Nous étudierons également sa relation avec la littérature, ainsi que la manière dont il agit comme une force invisible influençant de manière significative les choix, les défis et les espoirs des personnages, tout en mettant en lumière les inégalités et les tensions qu'il engendre à travers le monde.

Mots-clés : capitalisme et littérature, inégalité de richesse et de pouvoir, défis économiques et concurrence machiste.

^(*) Maître de conférences Faculté des lettres, Université de Suez

تأثير الرأسمالية على الشخصيات الرئيسية في رواية "الضفيرة" للكاتبة الفرنسية ليتيسيا كولومباني

الملخص:

في رواية "الضفيرة" للكاتبة ليتيسيا كولومباني، تلعب الرأسمالية دورًا كبيرًا في حياة ثلاث بطلات ينتمين إلى خلفيات وثقافات مختلفة، لكنهن يواجهن تحديات مرتبطة بظروفهن الاجتماعية والاقتصادية والثقافية

في الهند، سمينا، التي تنتمي إلى طبقة المنبوذين، وهي فئة مهمشة في المجتمع الهندي، تعمل في ظروف مزرية. فهي تنظف المراحيض الطبقات العليا وتجمع الفضلات البشرية بيديها طوال اليوم. قصتها تعكس عدم المساواة الاجتماعية واستغلال العمال الفقراء، الذين غالبًا ما يُجبرون على القيام بأعمال مهينة من أجل البقاء على قيد الحياة في نظام رأسمالي يستغل ضعفهم.

في إيطاليا، جوليا، التي تمتلك عائلتها مشغلًا حرفيًا لصنع الشعر المستعار، ترى أسلوب حياتها مهددًا بسبب المنافسة مع الشركات الصناعية الكبرى. الرأسمالية، بمنطقها القائم على الربح والمنافسة، تهدد الحرف التقليدية. عندما يتعرض والدها لحادث، تكتشف جوليا أن الشركة مثقلة بالديون وتواجه خيارات صعبة لإنقاذها، مما يعكس الضغوط التي يمارسها النظام الرأسمالي، والذي يهدد في الواقع القيم العائلية والحفاظ على الحرف المحلية.

أخيرًا، سارة في كندا، تجسد جانبًا آخر من الرأسمالية ألا وهو السعي نحو التفوق في حياتها المهنية كمحامية. إنها بالفعل امرأة طموحة تركز دوماً على مسيرتها المهنية، تضحي بصحتها ورفاهيتها لتلبية متطلبات نظام يقدر الإنتاجية والنجاح المادي. ومع ذلك، يُظهر مسارها أيضًا التضحيات الشخصية والمعضلات الأخلاقية التي يمكن أن يخلقها هذا النظام.

نسعى في هذه الدراسة إلى تناول مفهوم الرأسمالية كنظام اقتصادي مهيم يميز بالملكية الخاصة لوسائل الإنتاج، والسعي لتحقيق الربح، وزيادة رأس المال، وكذلك أيضًا علاقتها بالأدب، وكيف تعمل كقوة خفية تؤثر بشكل كبير على خيارات الشخصيات وتحدياتها وآمالها، مع تسليط الضوء على أوجه عدم المساواة والصراعات التي تخلقها في جميع أنحاء العالم.

الكلمات المفتاحية: الرأسمالية والأدب، إنعدام العدالة الاجتماعية، التحديات الاقتصادية والمنافسة الشرسة.

Introduction

La littérature du XX^{ème} siècle est indéniablement née dans le sillage des bouleversements culturels et économiques du XX^e siècle. Elle entretient, en fait, un rapport profond et ambivalent avec le capitalisme. Ce système économique, qui a redéfini les structures sociales, les valeurs individuelles et les modes de production, a également influencé la manière dont les écrivains abordent la création littéraire. Dans un monde marqué par la consommation de masse, la globalisation et l'hyperconnectivité, la littérature se positionne à la fois comme un reflet critique et un produit de cette réalité capitaliste.

La création littéraire des écrivains préoccupés par ce système est donc caractérisée par une intertextualité foisonnante. Elle met en lumière les contradictions et les excès du capitalisme et révèle nettement comment ce système façonne les individus, transforme les relations humaines et impose une logique de profit qui menace l'authenticité et le sens.

Laëtitia Colombani est, en fait, l'une des auteurs qui appartiennent à cette nouvelle génération d'auteurs, et qui s'intéressent à aborder des sujets innovants. Née en 1976 en France, elle est auteure, scénariste et réalisatrice. Son parcours a pris un tournant majeur avec la sortie de son premier roman, *La Tresse* (2017), qui a rencontré un succès international. Cette œuvre révélatrice, traduite dans de nombreuses langues, relate le destin entrecroisé de trois femmes de cultures variées, liées par une métaphore filée autour de la chevelure. L'œuvre aborde des thèmes universels comme la résilience, la solidarité et la quête de liberté, ce qui a contribué à son immense célébrité.

Son talent s'est encore affirmé avec *Les Victorieuses* (2019), inspiré d'un lieu d'accueil pour femmes à Paris, explorant des problématiques sociales. En 2021, elle publie *Le Cerf-Volant*, un récit mêlant histoire personnelle et collective. Avec des romans comme *Le Lien* (2022) ou *L'Enfant qui mesurait le monde* (2023), Colombani renouvelle son approche tout en conservant son empreinte humaniste. En parallèle de sa carrière littéraire, elle a également réalisé divers films touchant un large public avec des sujets profonds et engagés, faisant d'elle l'une des voix marquantes de la littérature contemporaine française.

Bien que principalement connue pour ses récits centrés sur des personnages féminins et des thèmes de résilience et de solidarité, elle aborde indirectement des questions liées au capitalisme dans ses écrits. Son intérêt pour ce thème se manifeste à travers la manière dont elle explore les inégalités sociales, les luttes économiques et les impacts du système capitaliste sur les individus, en particulier les femmes et les personnes marginalisées.

Dans *La Tresse* (2017), Laëtitia Colombani explore les destins croisés de trois femmes issues de milieux et de cultures différents, mais liées par des défis similaires et une quête de liberté. L'histoire commence en Inde, où nous faisons la connaissance de Smita, une femme de la caste des Intouchables, la plus basse dans la hiérarchie sociale indienne. Elle travaille dans des conditions déplorables pour nettoyer les toilettes publiques, un métier déshumanisant et mal rémunéré.

En parallèle, l'histoire se déroule en Sicile, où Giulia travaille dans l'atelier de son père spécialisé dans la fabrication de perruques. Lorsque celui-ci est tombé victime d'un accident, elle découvre que l'entreprise familiale est au bord de la faillite. Elle doit alors prendre les rênes et faire face à des choix difficiles pour sauver l'entreprise tout en préservant les traditions familiales. Son histoire est une exploration de la loyauté, de l'héritage et de la modernité.

Enfin, à Montréal, nous suivons Sarah, une avocate ambitieuse et carriériste. Deux fois divorcée, elle est mère de trois enfants. Elle sacrifie une grande partie de sa vie personnelle pour réussir professionnellement. Lorsqu'elle est diagnostiquée avec un cancer, sa vie bien organisée est bouleversée par la maladie, ce qui l'oblige à réapprendre à vivre, à accepter l'aide des autres et à redéfinir ses priorités. Son parcours est une réflexion sur la vulnérabilité, la force intérieure et la redécouverte de soi.

Ces trois histoires, bien que distinctes, sont liées par le symbole de la tresse, qui représente l'entrelacement des vies, des destins et des espoirs. Chaque femme, à sa manière, tisse sa propre tresse, unissant les fils de son passé, de son présent et de son avenir.

D'après Genette, un récit constitue « *la représentation d'un événement ou d'une suite d'événements, réels ou fictifs, par le moyen du langage, et plus particulièrement du langage écrit.* »⁽¹⁾ Il voit, quand-même, que « *Tout récit comporte... des représentations d'actions et d'événements, qui constituent la narration proprement dite.* »⁽²⁾

Dans une interview de l'auteure Laëtitia Colombani, elle a avoué: « *...j'ai entrelacé ces trois destins qui sont liés d'une façon assez singulière par un détail très intime. ... Je voulais que ces trois femmes vivent sur trois continents différents, qu'elles aient trois cultures, trois religions différentes ...elles n'appartiennent pas au même type de société. Pourtant, elles vont être animées*

⁽¹⁾ Genette (G), *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p.49

⁽²⁾ *Ibid*, p.56

par la même rage de vivre, et en cela cette structure en tresse me permettait de créer un parallèle... »⁽³⁾

Dans la présente étude, nous allons aborder l'impact du capitalisme sur les trois héroïnes du roman à travers le parcours de chacune d'elles, et comment il se révèle comme une force omniprésente façonnant effectivement les destins de chacune d'elles, puisqu'elles sont toutes confrontées à des défis uniques dans des contextes culturels et sociaux distincts. Une telle question concerne deux volets : premièrement étudier la notion du capitalisme du point de vue définitionnel, historique et critique, ainsi que sa mise en relation avec la littérature. Deuxièmement, analyser toutes les manifestations du système capitalistes au sein du roman à travers les trois récits de ces trois héroïnes. Dans l'élaboration de notre travail, nous allons nous baser sur l'approche sociocritique qui nous permettra de d'éclairer la manière dont la littérature contemporaine française se fait à la fois écho et critique des transformations majeures du monde moderne.

1. Littérature et capitalisme

1.1 Littérature

Il est évident de reconnaître le lien qui existe entre littérature et société, car toute production littéraire n'est, en fait, qu'une porte ouverte sur la réalité sociale. Cette société, de son côté, a une influence tellement énorme sur la littérature. Il y a donc un rapport réciproque entre les deux.

Parmi les premiers à avoir abordé la relation entre littérature et société, et que nous pouvons considérer comme des précurseurs de la réflexion socio-littéraire, figure Louis de Bonald. Ce penseur, philosophe, homme politique et ultrarévolutionnaire française exprime dans son ouvrage « *La Législation Primitive* » (1802) sa célèbre formule: « *La littérature est l'expression de la société... »*.⁽⁴⁾

Quant au sociologue hongrois de la littérature et le philosophe marxiste " György Lukács ", il voit que la littérature « *n'est pas ... une matière première à disséquer afin de prouver un point ou de démontrer une théorie. Elle possède une existence autonome »*⁽⁵⁾. Il affirme, par ailleurs, que la réalité sociale et la lutte des classes doivent occuper une place centrale dans les œuvres littéraires et y être fidèlement représentées. Selon lui, le roman constitue « *le*

⁽³⁾ LIBRAIRIE MOLLAT, Laetitia Colombani – La Tresse [Vidéo en ligne], mise en ligne le 01 juin 2017, consultée le 10 juin 2019. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=IEe8WdRC8i0>

⁽⁴⁾ BONALD, Louis de, *La Législation Primitive*, Considérée dans les Derniers Temps par les Seules Lumières de la Raison Suivie de Plusieurs Traités et Discours Politiques [En ligne], Paris, Le Clere, 1802, vol. 02, p. 207, consulté le 03 février 2019 :URL:<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5696560s/f5.image>

⁽⁵⁾ KATTAN, Naïm, « La Théorie du Roman de Georges Lukács », in Liberté [En ligne], 1964, vol. 06, n° 05, p. 390, mis en ligne le 27 octobre 2010, consulté le 31 mars 2019. URL : id.erudit.org/iderudit/59944ac

genre majeur, dominant, de l'art bourgeois moderne ». ⁽⁶⁾ Ainsi, seul le roman réaliste est capable, selon lui, de refléter l'image de la société bourgeoise, emblématique du système capitaliste qui prévalait à cette époque. Dès lors, la littérature s'impose comme un domaine ouvert, étroitement lié à une multitude d'autres disciplines et concepts fondamentaux. C'est de cette interconnexion que découlent alors la pluralité et la diversité panoramique de la sphère littéraire. Dans ce qui suit, nous nous efforcerons d'examiner la notion de capitalisme ainsi que le lien qui l'unit à la littérature.

1.2 Capitalisme

Le capitalisme est un système économique dominant caractérisé par la propriété privée des moyens de production, la recherche du profit et l'accumulation du capital. Il est structuré en vue de maximiser les profits. Ce système « *présuppose la liberté de commerce et l'existence d'un marché d'acheteurs et de vendeurs de biens* » ⁽⁷⁾. Il se considère donc comme un moteur de la modernité, avec ses promesses de progrès, d'innovation et d'émancipation individuelle.

Certains intellectuels, tout au long de l'histoire, ont tendance à considérer que le capitalisme est un système qui a toujours existé, justifiant cette idée par le fait qu'il ne serait, en réalité, que l'aboutissement naturel de tendances préexistantes : « ...les historiens qui ont étudié l'instauration de ce régime le considèrent habituellement comme l'aboutissement naturel de tendances qui auraient toujours été présentes. Depuis qu'ils ont commencé à expliquer l'émergence du capitalisme, on peine à trouver dans leurs écrits une explication qui, d'emblée, ne tiendrait pas pour acquis la chose elle-même qui exige un éclaircissement. Sans exception, ou presque, les études portant sur l'origine du *capitalisme reposent sur des raisonnements circulaires. Elles admettent dès le départ qu'il existait déjà sous une forme ou sous une autre, ce qui expliquerait son essor* ». ⁽⁸⁾

Selon l'économiste et le sociologue Karl Marx, la perception du capitalisme diffère. Il affirme que ce système économique, qu'il désigne comme un « mode de production », n'a pas toujours été présent. Pour lui, le capitalisme s'inscrit dans une série de systèmes économiques, représentant déjà une phase parmi d'autres dans l'évolution de l'humanité, des temps anciens jusqu'à nos jours : « *La réalité sociale se transforme et l'histoire est caractérisée par une*

⁽⁶⁾ MEMORIAL UNIVERSITY, Théorie de la Littérature [Cours en ligne], consulté le 25 mars 2019, URL :<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/THEORIE.htm>

⁽⁷⁾ GUAY, Jean-Herman, « Capitalisme », in Perspective Monde [En ligne], École Politique Appliquée, Montréal, 2016, consulté le 15 avril 2019. URL :<http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?idictionnaire=1473>

⁽⁸⁾ MEIKSINS WOOD, Ellen, L'Origine du Capitalisme : une Étude Approfondie, Montréal, Lux Éditeur, 2009, p. 05.

succession de modes de production. Marx et Engels en présentaient généralement la séquence suivante : le communisme primitif, l'esclavagisme, le féodalisme, le capitalisme et le communisme, à quoi Marx a parfois ajouté le mode de production asiatique. »⁽⁹⁾

Quant aux écrivains modernistes et postmodernistes, ils se sont penchés sur les impacts psychologiques et sociaux du capitalisme tout en mettant en lumière des thèmes tels que l'aliénation, la consommation de masse et la désorientation par rapport aux normes traditionnelles. Toutefois, ce système est souvent critiqué pour ses conséquences néfastes, notamment les inégalités de richesse et de pouvoir qu'il engendre, ainsi que l'exploitation et la précarisation du marché du travail. Louis Gill trouve que : « *Au stade avancé du capitalisme, une situation contradictoire s'est développée... On voit les réserves agricoles mondiales atteindre des sommets pendant que des populations entières sont décimées par la famine. Les découvertes scientifiques et les progrès incessants de la technologie fournissent les moyens de l'allègement des tâches, de la réduction du temps de travail tout en améliorant le niveau de vie. Pourtant on voit croître le chômage, se dégrader les conditions de vie et de travail, à la fois comme conséquence et comme condition de la rentabilité nécessaire à la marche de l'économie capitaliste fondée sur l'intérêt privé et le profit* ». ⁽¹⁰⁾

Il est donc inévitable d'ignorer les failles ou bien les déficits du capitalisme, ni de minimiser ses effets sur tous les aspects de la vie sociale et intellectuelle. De nombreux auteurs ont, en fait, utilisé la littérature comme un moyen de dénoncer les injustices générées par ce système économique tout en proposant des alternatives. Les écrits de Marx, ainsi que ceux de penseurs socialistes et anarchistes, en plus des romans de contestation sociale du XXe siècle, en sont des illustrations probantes.

En somme, la littérature et le capitalisme entretiennent un lien étroit. Le capitalisme a indéniablement influencé la littérature, la façonnant et entraînant sa transformation. Inversement, la littérature ne se limite pas à décrire le capitalisme : elle le questionne, le critique, l'endure et s'y adapte. La relation entre ces deux entités est ainsi riche et dynamique, donnant naissance à des œuvres variées qui reflètent les réalités sociales et les aspirations humaines.

1.3 Rapport littérature-capitalisme

Pour établir un rapport entre la littérature et le capitalisme, il est essentiel de reconnaître la complexité de l'interaction entre le monde économique dans lequel

⁽⁹⁾ DOSTALER, Gilles, « Transition et Pensée Économique dans l'Histoire », in Cahiers de Recherche Sociologique [En ligne], 1983, vol. 01, p. 20, mis en ligne le 18 avril 2011, consulté le 21 avril 2019. URL :[https:// id.erudit.org/id.erudit/1001971ar](https://id.erudit.org/id.erudit/1001971ar)

⁽¹⁰⁾ GILL, Louis, Fondements et Limites du Capitalisme, Trois-Rivières, Boréal, 1996, p. 36.

nous vivons et l'univers littéraire qui s'efforce de représenter notre contexte socio-économique. En effet, bien que la littérature ait, depuis des siècles, cerné sous diverses formes les systèmes socio-économiques de chaque époque, peu d'études ont été menées pour explorer en profondeur le monde économique tel qu'il est présenté dans les œuvres littéraires. Il convient cependant de noter qu'il n'est que récemment que ces travaux ont commencé à se développer, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives d'étude : « *S'imposant aujourd'hui comme le modèle dominant de représentation du monde, à travers une colonisation progressive du langage, une reconfiguration de l'imaginaire et un remodelage des consciences auxquels n'échappe pas la littérature, malgré qu'elle en ait, l'économie a destin lié avec l'invention de la modernité depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à sa contestation de nos jours* ». ⁽¹¹⁾

Si nous revenons au système capitaliste, nous trouverons que ce dernier occupe une place centrale dans la littérature du XIXe siècle. Cette époque marquée par l'émergence du capitalisme industriel reflète la présence d'une lutte des classes, que Marx décrit comme le produit inévitable d'un régime économique favorisant déjà la bourgeoisie capitaliste au détriment de la classe ouvrière prolétarienne.

En conclusion, nous constatons que le capitalisme est de plus en plus représenté et même abordé dans les romans modernes et contemporains grâce aux divers procédés narratifs, intrigues et autres éléments, ce qui lui confère une importance incontournable dans l'analyse littéraire actuelle.

2. Manifestation du système capitaliste dans « La Tresse »

Après avoir esquissé un aperçu du capitalisme et de ses diverses manifestations, tant dans la sphère sociale que littéraire, il est crucial de mettre en lumière les éléments caractéristiques de ce système qui se révèlent à travers les récits des trois héroïnes du roman. Ces histoires qui illustrent effectivement comment le capitalisme influence les parcours de vie et les choix de chacune d'elles, reflètent ainsi les enjeux et les contradictions de ce système. L'analyse de leurs expériences nous permettra donc d'explorer plus en profondeur les implications du capitalisme dans leur société et son impact sur leur développement personnel.

⁽¹¹⁾ CITTON, Yves et POIRSON, Martial, « Introduction : l'Économie à l'Œuvre » [En ligne], in POIRSON, Martial, CITTON, Yves et BIET, Christian (dir.), Les Frontières Littéraires de l'Économie, Paris, Desjonquères, 2008, p. 09, mis en ligne le 23 octobre 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00847134>

2.1 *En Inde (Inégalité économique et Injustice sociale)*

L'histoire de Smita illustre clairement l'existence du système de castes en Inde, qui segmente la société en divers groupes hiérarchiques. Fondamentalement, ce système puise ses racines dans les traditions religieuses indiennes, tout en ayant été façonné par des facteurs sociaux et économiques durant la période coloniale. Nous avons tendance à relier ces castes au schéma des quatre « varna » : les Brahmanes (prêtres), les Kshatriyas (guerriers), les Vaishyas (commerçants) et les Shudras (ouvriers), sans oublier les Dalits⁽¹²⁾, (les hors-castes aussi appelés Intouchables), représentant environ un cinquième de la population. Mais cette présentation est réductrice. Au-delà des « varna » et des Dalits, il y a aussi les « jâtis » (communautés de référence) qui illustrent la complexité du classement de la société indienne.

Cette structure hiérarchique, à la fois illégale et injuste, engendre une forme d'extrême inégalité sociale à l'encontre des Intouchables, ainsi qu'une sorte de domination des castes supérieures sur celles considérées comme inférieures : *«Les hommes ne sont égaux devant rien.»*⁽¹³⁾

Dans « La Tresse », Laetitia Colombani aborde explicitement Ce sujet du racisme : « En Inde, membre des castes les plus bases, considères comme si impures qu'elles peuvent transmettre la pollution par simple contact physique ».⁽¹⁴⁾

Selon Grignon.C, cette problématique, particulièrement complexe, incarne *« l'attitude spontanée des dominants, une habitude mentale liée à une structure sociale. Un ensemble de convictions et d'assurances propres à ceux qui occupent une position dominante : Plus les gens sont en position de dominants, plus ils ont une tendance spontanée au racisme de classe ».*⁽¹⁵⁾

C'est dans ce cadre que la modeste famille de Smita évolue. Appartenant à la caste des Dalits, elle exerce le métier de "Scavenger", une profession héréditaire qui se transmet de mère en fille consistant à nettoyer les latrines à mains nues durant l'entièreté de la journée, sans relâche : *« Il n'y aura rien d'autre pour vous, les Intouchables, rebuts de l'humanité, rien d'autre que ça, cette odeur infâme, pour les siècles et les siècles, juste la merde des autres, la merde du monde entier à ramasser ».*⁽¹⁶⁾

Pour subvenir aux besoins de sa famille en difficulté, elle se lève chaque matin à l'aube pour s'adonner à ce métier éprouvant. À sept heures, elle entame sa

⁽¹²⁾ <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/brevets/2007/popup/IndeCastes.htm>

⁽¹³⁾ COLOMBANI, Laëtitia, La Tresse, Librairie Générale Française, 2017., p. 15.

⁽¹⁴⁾ DICTIONNAIRE, LAROUSSE, « Intouchable »,in Larousse[en ligne],consulté le 10 mai 2021.URL :www.larousse.fr/dictionnaire/français/intouchable/43937.

⁽¹⁵⁾ Grignon(C), Racisme et ethnocentrisme de classe, Bulletin interne de l'Association critiques sociales, no.2, décembre1988, p. 5

⁽¹⁶⁾ COLOMBANI, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.72

journée, car elle a au moins vingt maisons à déblayer. Elle doit donc travailler rapidement pour terminer à l'heure et éviter ainsi les représailles de ses maîtres. Elle marche avec des pieds nus, et sari déchiré : « *Elle marche sue le coté de la route, les yeux baissés, le visage dissimulé sous un foulard* ». ⁽¹⁷⁾

Constamment, elle éprouve un sentiment de mépris et de rejet. En tant que membre des Dalits, ces individus exclus du système de castes, elle se voit interdite de tout contact physique ou verbal avec les autres. Elle est contrainte de maintenir une distance sociale imposée, vivant ainsi en marge de la société : « *Smita entre dans les maisons par la porte arrière qui lui est réservé, elle ne doit pas croiser les habitants, encore moins leurs parler* ». ⁽¹⁸⁾ « *Elle n'est pas seulement une intouchable, elle doit être invisible* ». ⁽¹⁹⁾

Elle ne reçoit pour salaire que les surplus de nourriture ou de vieux vêtements : « *Elle reçoit en guise de salaire des restes de nourriture, parfois des vieux vêtements, qu'on lui jette à même le sol. Pas toucher, pas regarder. Parfois, elle ne reçoit rien du tout. Une famille de Jatts ne lui donne plus rien depuis des mois* ». ⁽²⁰⁾

Ces malheureux intouchables sont, en vérité, représentés comme étant au bas fond de la hiérarchie sociale : « *Comme Smita ils sont des millions à vivre en dehors des villages de la société à la périphérie de l'humanité* ». ⁽²¹⁾

Ceux-ci, en Inde, sont traités exactement comme des animaux: « *les Dalits doivent signaler leur présences en portant une plume de corbeau .Dans d'autre, ils sont condamnés à marcher pieds nues* ». ⁽²²⁾

À l'opposé, les classes sociales privilégiées et élitaires se posent comme les entités dominantes au sommet de l'échelle sociale : « *Soudain, elle repense aux cinq lacs que Vishnou avait remplis du sang, des Kashatriyas, lorsqu'il avait défendu la caste des Brahmanes, ce sont eux les lettrés, les prêtres, les éclairés, au-dessus de toutes les autres castes, au sommet de l'humanité* ». ⁽²³⁾

À l'instar de tous les hommes Dalits, Nagarajan, le mari de Smita, exerce sa profession dans les champs des Jattes, le seul lieu de travail accessible, en tant que chasseur de rats nuisibles aux récoltes. Comme tous les intouchables, il ne perçoit aucune rémunération. En réalité, il n'a que les rats qui sont prétendument la propriété de ses maîtres, puisque ces animaux se trouvent sur leurs terres. Pour les Dalits, ces rats représentent en quelque sorte leurs volailles. Nagarajan les consomme en entier, n'en laissant que les queues, tandis que Smita préfère leur

⁽¹⁷⁾ COLOMBANI, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p. 2

⁽¹⁸⁾ idem

⁽¹⁹⁾ idem

⁽²⁰⁾ Ibid. p.18

⁽²¹⁾ Ibid. p.72

⁽²²⁾ Ibid. p. 2

⁽²³⁾ Ibid. p.72

enlever la peau : « *Les Dalits comme Nagarajan ne touchent pas de salaire, ils ont juste le droit de garder ce qu'ils prennent. C'est une forme de privilège : les rats appartiennent aux Jatts, comme les champs, et tout ce qui se trouve au-dessus et en dessous.* »⁽²⁴⁾

Là se révèle l'une des réalités mises en lumière par Karl Marx, celle qui concerne le concept d'« aliénation ». Suite à une série d'études portant sur Hegel, il trouve que «le résultat du travail de l'ouvrier ne lui appartient pas puisqu'il a échangé un temps de travail contre un salaire. À la fin de cet échange salarial capitaliste, le résultat du travail de l'ouvrier lui est étranger, c'est-à-dire aliéné, puisqu'il est propriété de l'employeur : il est ainsi dans la nature de cet échange marchand (un temps de travail contre un salaire) que sont les rapports de production capitaliste de déposséder l'ouvrier ou plus généralement le salarié – des résultats de son travail au bénéfice du capitaliste. La caractéristique essentielle du rapport entre capitaliste et ouvrier qui fonde l'aliénation réside dans le fait que l'ouvrier est chaque jour contraint d'aller vendre sa force de travail, car il ne dispose pas des moyens de production pour produire une quelconque marchandise à vendre ni des moyens de subsistance pour faire vivre sa famille . Autrement dit, le processus de l'exploitation capitaliste ... comporte en son sein celui de l'aliénation.»⁽²⁵⁾

En d'autres termes, cela signifie que tous les Dalits se trouvent dans une situation d'aliénation, ce qui implique que tous les efforts qu'ils investissent dans leur travail ne leur procurent aucun bénéfice tangible.

Quant à leur logement, il s'agit d'une petite cahute sombre et étroite, ne comportant qu'une seule pièce. Cet espace leur sert de chambre, de cuisine et de lieu de culte. En revanche, les Brahmanes et les jattes occupent de vastes habitations, bien distinctes, situées au centre du village. L'accès à ces logements par les intouchables qui y travaillent se fait uniquement en cachette : «Le racisme se diffuse toujours de hauts en bas, des dominants vers les dominés, qu'il contamine pour ainsi dire. Le virus affecte préférentiellement les dominants, et descend vers les innocents pas sa nature. (...) le racisme est défini comme une forme de déni d'humanité.»⁽²⁶⁾

Cette problématique de racisme s'aggrave de jour en jour. Tous les intouchables n'ont aucun droit d'entrer à l'école. Ils sont définitivement interdits d'y accéder : « À l'école, Smita n'y a jamais mis les pieds Ici à Badlapur, les gens comme elle n'y vont pas. Smita est une Dalit.

⁽²⁴⁾ COLOMBANI, Laëtitia, *La Tresse*, op.cit., p. 45

⁽²⁵⁾ DURAND, Jean-Pierre, « Aliénation, Sociologie », in *Encyclopædia Universalis* [En ligne], consulté le 18 mai 2019. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alienation-sociologie/>

⁽²⁶⁾ Grignon(C), *Racisme et ethnocentrisme de classe*, op.cit., p.229

Intouchable. De ceux que Gandhi appelait les enfants de Dieu. Hors caste, hors système, hors tout. »⁽²⁷⁾

Comme elle veut offrir à sa fille un avenir plus meilleur que le sien, Smita refuse de lui transmettre son métier inhumain ou de la voir videuse de toilettes. Sa détermination l'amène donc à prendre une décision résolue d'inscrire Lalita à l'école : « « ma fille saura lire et écrire »⁽²⁸⁾

Smita insiste fort à combattre les inégalités sociales, peu importe les sacrifices, et même à remporter cette lutte. Elle sera donc la première femme Dalit à inscrire sa fille à l'école : «Elle ne lui montrera les gestes des videurs de toilettes, elle ne verra pas sa fille vomir dans le fossé comme sa mère avant elle. »⁽²⁹⁾

Face à l'insistance et à la bravoure de sa femme, qui incarne l'esprit d'une guerrière, Nagarajan se voit contraint de céder à son désir. Il se rendra alors à l'école pour rencontrer l'enseignant Brahmane, qui sera en charge de cette affaire. Mais pour que ce dernier accepte Lalita à l'école, Samita a dû lui donner toute la somme d'argent qu'elle a économisée pendant des mois pour cette fin.

Cependant dès le premier jour de l'entrée de Lalita à l'école, le Brahmane n'a pu s'empêcher de manifester son racisme, son oppression, et même de l'humilier. Il lui ordonne de balayer la classe devant tous ses camarades, cherchant ainsi à lui rappeler qu'elle appartient déjà à la caste des parias, celle qui ne doit jamais être égale aux autres. Néanmoins, la jeune Lalita fait preuve d'un courage remarquable en confrontant ce professeur et en refusant sa demande dégradante, ce qui lui vaut des sévices cruels. Il lui interdit de s'asseoir et même de se nourrir toute la journée.

L'école, en tant qu'institution d'enseignement devant respecter le principe d'égalité pour tous, se transforme ainsi en un lieu où la violence et la discrimination, notamment à l'encontre des membres des groupes défavorisés, se multiplient. Ce qui est arrivé à la petite fille ne constitue qu'une violation manifeste de la justice sociale. Ce phénomène de discrimination s'apparente véritablement à du harcèlement : «On dit que l'exclusion va de pair avec la discrimination, car une Personne qu'on traite différemment est mise en dehors du groupe. »⁽³⁰⁾

⁽²⁷⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.15

⁽²⁸⁾ Ibid.p.3

⁽²⁹⁾ Idem

⁽³⁰⁾ <https://www.filantejeunes.com/la-discrimination-cest-quoi-6375/29-11-20> 20

De plus, rien n'est plus complexe à comprendre qu'une « différence de traitement qui ne repose sur aucune base logique, c'est-à-dire, sur aucun argument de poids et objectif. »⁽³¹⁾

Tout en éprouvant une profonde amertume et une immense tristesse face aux événements touchant Lalita, Smita ressent également une immense fierté pour sa petite-fille, qui a su courageusement s'opposer à ce Brahmane et affirmer son refus : « Cette enfant de six ans, à peine plus haute qu'un tabouret, a regardé le Brahmane dans les yeux et lui a dit : non. Il l'a attrapée l'a frappée avec sa baguette en jonc, au milieu de la classe ... »⁽³²⁾

À ce moment précis, la colère et la rébellion se sont déchaînées chez Smita, la poussant à prendre la décision cruciale de fuir avec sa fille cette société cruelle et maudite vers un autre endroit où la petite Lalita peut obtenir ses droits fondamentaux, accéder à l'éducation et être traitée sur un pied d'égalité : « Un aller simple pour une vie meilleure. Plus jamais l'enfer du petit village de Badlapur. Smita se l'est promis. »⁽³³⁾

À l'inverse de l'opinion de sa femme, Nagarajan adopte une perspective radicalement différente. Pour lui, il n'y a aucun mal à accepter le fait accompli, et à se satisfaire de leur situation en tant que hors- castes dans cette société dans laquelle ils ont grandi sur ses traditions sociales. Il estime donc qu'il n'est pas nécessaire que sa fille s'oppose à l'enseignant ou refuse ses demandes : « Lalita doit accepter les brimades, si elle veut retourner à l'école. C'est à ce prix qu'elle apprendra à lire et à écrire. C'est ainsi dans leur monde, on ne sort pas impunément de sa caste. Tout se paye ici. »⁽³⁴⁾

Cette insurrection, visant à dénoncer les conditions indignes auxquelles sont confrontés quasiment tous les intouchables, illustre en réalité certaines notions préliminaires discutées par Marx qui servent déjà à préciser la résurgence de la conscience de classe au sein des sociétés capitalistes : « Afin de définir une classe sociale, Karl Marx ne s'en tient pas à l'unique critère de la place occupée dans le rapport de production. En reprenant à son compte une sémantique hégélienne, Il propose aussi de distinguer la classe « en soi » et la classe« pour soi ». La première notion désigne un ensemble d'individus qui, bien que partager objectivement des conditions de vie similaires, sont dénués d'attaches réciproques, ne sont représentés par aucune organisation politique et n'ont aucunement conscience de former un tout social cimenté par des intérêts communs... Pour atteindre le stade « pour soi », il faudrait que

⁽³¹⁾<https://www.humanrights.ch/fr/pfi/droits-humains/discrimination/dossier-non-discrimination/que-est-ce-que-la-discrimination/29-11-2020>

⁽³²⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.p.70-71

⁽³³⁾ Ibid. .p.121

⁽³⁴⁾ Ibid. .p.71

les petits producteurs prennent conscience de la place qui est la leur et des intérêts partagés que, collectivement, ils pourraient défendre.»⁽³⁵⁾

Au moment où Smita a pris la décision de quitter le village en compagnie de sa fille, elle n'a pu s'empêcher de penser à son clan resté derrière, ces Dalits toujours en proie à l'oppression. Avec un profond désir, elle espère les voir un jour se révolter contre cette injustice raciale qui leur fait perdre leur humanité. Cela évoque probablement la nécessité d'un bouleversement qui permettrait d'atteindre ce que l'on désigne comme une classe « pour soi » : « ... comme si des millions d'Intouchables étaient agenouillés là, devant le petit autel, et priaient avec elle. »⁽³⁶⁾

Cependant, se remémorant sa promesse faite au dieu Vishnou lors de son voyage, Smita décide de faire une pause à la gare de Tirupati avant de poursuivre son chemin vers Chennai. Elle descend donc du train avec sa fille, puisqu'il s'agit de l'endroit où se situe la colline sacrée ainsi que le temple. Là-bas, Smita se mêle à la foule de pèlerins venus implorer les dieux pour l'exaucement de leurs prières. Conformément à la tradition, étant donné que le véritable pèlerinage s'effectue à pied, Smita et sa fille Lalita retirent leurs sandales en préparation de l'ascension vers le temple : «Tirumala est ... plus peuplé qu'une ville. (...)On y accède en achetant un ticket. »⁽³⁷⁾

À l'aube, la foule s'était rassemblée devant le temple. Les pèlerins étaient venus apporter aux divinités une riche variété d'offrandes, allant de mets savoureux à des bijoux précieux. En revanche, les plus démunis, comme Smita et sa fille, n'avaient qu'une seule chose à donner en guise d'offrande : leurs cheveux : «... faire don de ses cheveux, c'est renoncer à toute forme d'ego, accepter de se présenter à Dieu dans son apparence la plus humble, la plus nue. »⁽³⁸⁾

Avec Lalita à ses côtés, Smita se dirige chez le barbier et lorsque le tour lui vient, elle s'incline devant lui tout en s'agenouillant, ferme les yeux et murmure une prière au dieu Vishnou. Lalita, envahie par l'effroi, tremble mais sa mère lui apporte réconfort. Après avoir toutes deux rasé leurs têtes, elles découvrent un nouvel état de bonheur, de sérénité et même de quiétude. Un sentiment d'apaisement les envahit, comme si elles étaient bénies et protégées : « Sans cheveux, leurs visages se ressemblent plus qu'avant,... Elles se tiennent par la main, et se sourient. Elles sont arrivées Jusque-là. Le miracle s'est accompli...Demain, une nouvelle vie commence. »⁽³⁹⁾

⁽³⁵⁾ LALLEMENT, Michel, « Conscience de Classe », in Encyclopædia Universalis [En ligne], consulté le 18 mai 2019. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/conscience-de-classe/>

⁽³⁶⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.117

⁽³⁷⁾ Ibid. p.182

⁽³⁸⁾ Ibid. p.202

⁽³⁹⁾ Ibid. p.205

• 2.2 *En Italie (Défis économiques et Réinvention des industries traditionnelles)* :

L'atelier familial dirigé par le père Lanfredi se consacre à la production de perruques. Cette entreprise n'est pas seulement perçue comme un héritage transmis de génération en génération, mais elle constitue également la principale source de revenus pour l'ensemble de la famille : « Voilà près d'un siècle que sa famille vit de la Cascatura, cette coutume sicilienne ancestrale qui consiste à garder les cheveux qui tombent ou que l'on coupe, pour en faire des postiches ou perruques. Fondé en 1926 par l'arrière grand-père de Giulia, l'atelier Lanfredi est le dernier de ce type à Palerme. Il compte une dizaine d'ouvrières spécialisées qui démêlent, lavent, et traitent des mèches envoyées ensuite en Italie et dans toute l'Europe. »⁽⁴⁰⁾

Lors de cet atelier, nous pouvons observer deux catégories distinctes : d'une part, la classe ouvrière, illustrée par le groupe de femmes engagées dans cette activité, et d'autre part, la classe patronale, représentée par le chef et propriétaire, Pietro Lanfredi : « IL est une représentation de toute figure d'autorité : chef, patron, Professeur protecteur, dieu. »⁽⁴¹⁾

Cette figure emblématique du patronat représente une facette du capitalisme. Le chef est incontestablement le capitaliste lui-même, puisque c'est uniquement lui qui a le droit de détenir son entreprise. Néanmoins, Lanfredi se montre bienveillant et prévenant envers ses employées : il s'efforce souvent d'adapter des solutions pratiques pour leur permettre de laver les cheveux sans solliciter leur dos. Il est soucieux de les préserver des postures inappropriées qui pourraient nuire à leur santé. De plus, il s'engage à être le premier à arriver, afin de les accueillir personnellement, témoignant ainsi d'un souci constant pour leur bien-être : « C'est ça, être le patron, se plaît-il à se répéter. »⁽⁴²⁾

Bien qu'il adopte un style autoritaire, parfois sévère, il demeure un père affectueux pour ses filles. Il parvient à leur transmettre des valeurs éthiques ainsi qu'un sens du travail bien fait. Dès son plus jeune âge, Giulia passe une grande partie de ses journées dans cet atelier de perruques, cet endroit chaleureux et solidaire. C'est donc dans ce milieu, entre les cheveux à démêler, les mèches à laver et les commandes à préparer, qu'elle a grandi. Elle apprécie énormément la présence de ces femmes travailleuses, certaines d'entre elles la connaissant depuis son enfance, et elle les considère comme sa vraie famille. Avec elles, elle préfère largement passer du temps, tout en les

⁽⁴⁰⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.26

⁽⁴¹⁾ Chevalier, Jean et GHEERBRANT, Alain, Dictionnaire des symboles, Paris, Robert Laffont.S .A et Jupiter1982 pp.740-741

⁽⁴²⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.23

observant s'affairer à leur tâche : « Elle les voyait jeter les cheveux sur les cartes, de ces grands peignes carrés, pour les démêler, puis les laver. »⁽⁴³⁾

C'est au sein de cet endroit qui lui représente une vraie source d'émotion, qu'elle s'investit manuellement, à l'instar de ses collègues. Sa spécialité réside, en fait, dans le tri des mèches décolorées, une technique conçue par son père avec une formule secrète.

Malheureusement, Pietro Lanfredi a eu un accident en scooter pendant l'une de ses tournées habituelles à Palerme et est entré dans un coma. Cet incident amène Giulia à craindre douloureusement la perte de son père, qu'elle croyait inébranlable. Elle se trouve, par la suite, entraînée par sa mère pieuse dans une procession religieuse afin de prier Dieu de sauver le père. C'est à ce moment-là qu'elle aperçoit un homme à la peau foncée, revêtu d'un turban noir, maltraité par des gendarmes, suscitant en elle une émotion à la fois nouvelle et mystérieuse.

Cette nuit, Giulia ne peut pas dormir. L'ombre de cet homme énigmatique et mystérieux hante son imagination sans cesse :

« Un sentiment étrange s'est emparé d'elle lorsqu'il l'a regardée.

Un sentiment qu'elle ne connaît pas. Est-ce de la curiosité ?

De L'empathie ?

À moins que ce ne soit autre chose, qu'elle ne sait pas nommer. »⁽⁴⁴⁾

À la différence de nombreuses jeunes filles qui choisissent des endroits animés pour leurs moments de détente, Giulia privilégie la bibliothèque municipale de Palerme afin de satisfaire sa soif de lecture.

À cette bibliothèque qu'elle fréquente, de temps en temps, elle croise cet homme inconnu que les gendarmes arrêtent déjà. Après avoir lui conseillé un livre et qu'il lui a présenté ses remerciements, elle lui propose d'aller se promener ensemble sur la mer. Celui-ci, dont le prénom est "Kamal", après quelques instants d'hésitation, accepte. Envers cet homme si différent des Italiens qu'elle côtoie, Giulia ressent une véritable passion pour lui. Ce dernier se met, par la suite, à lui raconter son histoire tragique en tant qu'un migrant indien de religion sikh, et comment il a dû fuir la violence extrême exercée contre sa communauté au Cachemire : « ...lorsque l'armée indienne a réprimé dans le sang les revendications des indépendantes, massacrant les fidèles dans le Temple d'Or, leur sort est menacé. Kamal est arrivé en Sicile pour une nuit glacée, sans ses parents... »⁽⁴⁵⁾

⁽⁴³⁾) Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.25

⁽⁴⁴⁾ Ibid.p.54

⁽⁴⁵⁾ Ibid. p.80

Ce conflit entre l'Inde et l'État du Cachemire revêt indéniablement une dimension économique manifeste, cherchant à enrichir de manière significative les ressources du régime tyrannique en place. D'après Karl Marx, « la guerre, civile par la lutte des classes... est inscrite dans la dynamique même du capitalisme, les relations économiques étant par essence conflictuelles. Les théories de l'impérialisme exposées par Hilferding, Lénine... expliquent comment et pourquoi le mode de production capitaliste est conduit à se développer, à s'étendre, et finalement à asseoir sa domination sur des régions de plus en plus nombreuses et de plus en plus éloignées. Les États étant en compétition pour l'accès aux marchés extérieurs et pour les exportations de capitaux, les guerres ne font qu'exprimer les contradictions du système. »⁽⁴⁶⁾

Giulia, après que l'hôpital lui demande un document spécifique, se rend au bureau de son père pour le récupérer. À sa grande surprise, elle y découvre un document indiquant que l'entreprise familiale est en faillite, ce qui la pousse à partager cette triste nouvelle avec sa famille. C'est surtout sa mère qui en est désespérée, car elle s'inquiète de plus en plus pour ses jeunes filles " Francesca " qui ne travaille pas et dont le mari dilapide leurs économies au jeu et " Adela " qui est encore lycéenne. Face à cette malheureuse situation, elle sollicite Giulia pour qu'elle envisage d'accepter la demande en mariage de celui qui la courtise, "Gino Battaglio ", persuadée que cette union pourrait sauver la famille de la ruine financière : « L'atelier croule sous les dettes... D'après les comptes, il reste un mois de travail, tout au plus... Il faudra déposer le bilan, et fermer. »⁽⁴⁷⁾

La peur accablante que ressent Giulia, née de la grave crise financière menaçant d'anéantir sa famille, combinée à la pression psychologique de porter seule l'entière responsabilité, l'a plongée dans un profond désespoir et une dépression sévère. Un jour, alors qu'elle se prélassait dans son bain, elle aperçoit une araignée petite et noire qui attire soudain son attention : « C'est une petite araignée avec ... des pattes graciles comme autant de points de dentelle. Elle a dû remonter le long des canalisations ... elle a dû lutter, tenter de remonter les parois glacées, mais ses pattes fines ont glissé, l'ont ramenée au fond du bac. Elle a fini par comprendre que la lutte était vaine, et elle attend maintenant son sort, immobile, une autre issue. Laquelle ? Alors Giulia se met à pleurer. Ce n'est pas tant la vue de l'araignée qui la bouleverse... mais plutôt la certitude qu'elle est, comme elle... »⁽⁴⁸⁾

⁽⁴⁶⁾ BOSSERELLE, Éric, « Guerres, Transformation du Capitalisme et Croissance Économique », dans L'Homme & la Société [En ligne], 2008, vol. 170-171, n° 04, pp. 223-224, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 15 mai 2019. URL: <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2008-4-page-219.htm>.

⁽⁴⁷⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.p. 122.123

⁽⁴⁸⁾ Ibid. .p.p. 134.135

C'est donc le principe de l'exploitation de l'autre qui prévaut. À l'image de l'araignée qui se nourrit des proies prises dans ses toiles, les capitalistes tissent habilement les fils d'un système injuste, lequel conduit effectivement à réduire les habitants du tiers-monde à une condition proche de l'esclavage.

À contrecœur, Giulia prend la décision de se résigner à ce mariage qu'elle désapprouve. Elle rédige une lettre à Kamal pour lui exposer la situation financière désastreuse de l'entreprise familiale et pour lui faire part de son choix d'épouser "Gino Battaglio," qui représente pour elle une issue nécessaire pour protéger sa famille de la faillite. Parallèlement, Giulia doit annoncer des nouvelles déplorables à toutes les ouvrières, en leur signalant la nécessité de fermer l'atelier. C'est vraiment l'un des moments éprouvants de sa vie. Les larmes de chacune se mêlent à la tristesse et à la peine face à la situation des Lanfredi et aux incertitudes sur leur avenir. Certaines ouvrières ont déjà dépassé la cinquantaine, ce qui leur rend trop difficile de trouver un autre emploi, et d'autres sont sans mari, ou sans famille pour les soutenir ou s'occuper d'elles. La catastrophe est donc partout : «...Que va devenir la Nonna ? Qui voudra la réengager ?... Que va faire Agnese, seule avec ses enfants depuis que son mari l'a quittée ? Et Federica, qui n'a plus ses parents pour l'aider ? »⁽⁴⁹⁾

Au cours de cette nuit, Kamal se rend discrètement chez Giulia pour lui proposer une idée surprenante, susceptible de sauver l'entreprise de son père. Il lui fait remarquer que, tandis que les sikhs ne se coupent jamais les cheveux, ce n'est pas le cas des hindous de son pays qui en rasant par milliers en tant qu'offrande aux divinités dans les temples. Il lui suggère donc d'importer des cheveux d'Inde, assurant qu'il peut l'accompagner dans cette initiative qui transformerait l'atelier familial en une entreprise de portée nationale. Étonnée par cette notion d'importation, Giulia hésite tout en réfléchissant à l'héritage de son père. Elle se demande si cette évolution constituerait une trahison, mais finit par prendre sa décision et accepte sa suggestion audacieuse.

Elle commence, par la suite, à ramasser autant d'informations que possible à propos de ce type de commerce qui consiste à importer des cheveux de l'Inde tout en les traitant et les teintant en différentes couleurs, puis à les exporter à nouveau aux quatre coins du monde. C'est vraiment l'un des types de commerce les plus rentables au marché du travail. Il y a, en effet, beaucoup d'hommes d'affaires qui passent par cette expérience et réussissent déjà à faire des gains et même des fortunes grâce à ce commerce.

Giulia se rend compte alors que la véritable trahison est de mettre fin à cette entité construite par trois générations. Elle décide par conséquent de se

⁽⁴⁹⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.155

renoncer à l'idée de se marier avec le riche italien Battaglio : « L'idée de Kamal est un don... Il lui a été envoyé... le miracle qu'elle attendait. »⁽⁵⁰⁾

Giulia se sent investie d'une mission presque sacrée, mais sa famille, profondément attachée aux traditions, notamment à la cascatura, refuse catégoriquement son projet de modernisation, le qualifiant de contraires aux coutumes séculaires des siciliens. Se retrouvant dans un sérieux dilemme, elle réalise que sans l'accord de sa mère et de ses deux sœurs, elle ne pourra rien faire. Ébranlée, elle pense à son père, s'imaginant qu'il la reconforte et l'encourage. C'est alors que l'homme, plongé dans le coma, tressaille un dernier éclat avant de s'éteindre. Giulia n'a donc qu'à soumettre son projet de modernisation au vote des ouvrières. Deux options s'offrent à celles-ci : la première consiste à rénover le système de gestion et à envisager l'importation de cheveux indiens. Quant à la seconde, elle cherche à fermer temporairement l'atelier sans date de reprise définie : «...la première solution comporte des risques, des aléas certains que Giulia ne leur a pas caché. »⁽⁵¹⁾

Cependant, le résultat du vote est surprenant : sept voix en faveur de la première solution contre trois. Giulia passe ensuite, par l'intermédiaire de Kamal, un contrat avec un homme indien vivant à Chennai dont la tâche est de parcourir la ville et les temples à la recherche de cheveux à acheter. C'est alors avec Kamal, l'homme qu'elle considère comme l'amour de sa vie et avec qui elle envisage de fonder une famille, qu'elle accueille à l'aéroport la première expédition de cheveux en provenance de Tirupati.

Avec une main tremblante et craintive, Giulia se met à ouvrir le colis envoyé découvrant avec émerveillement tout ce qui capte son regard : de très longs cheveux lisses et noirâtres : «...des cheveux longs, très longs, noir de jais... Ils ont été achetés le mois dernier au temple de Tirupati... le lieu de culte le plus fréquenté au monde... »⁽⁵²⁾

À cet instant, l'image de la multitude d'hommes et de femmes offrant leurs cheveux dans les temples en guise d'offrande aux divinités lui traverse l'esprit, comme c'est le cas pour Smita et sa fille. Elle ressent un profond désir de les remercier. Ignorent-ils où leurs cheveux seront envoyés, quel périple incroyable ils auront accompli, quelle odyssee. Pourtant, leur parcours ne fait que débiter. Un jour, quelque part dans le monde, quelqu'un portera ces mèches que ses ouvrières s'apprêtent à démêler, laver, et traiter: « Cette personne ne se doutera pas du combat qu'il aura fallu mener. Elle portera ces cheveux, et peut-être seront-ils sa fierté, comme ils sont celle de Giulia, aujourd'hui. À cette pensée, elle sourit. »⁽⁵³⁾

⁽⁵⁰⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.177

⁽⁵¹⁾ Ibid .p.208

⁽⁵²⁾ Ibid .p.210

⁽⁵³⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.p224-225

L'atelier de son père est donc sauvé. Il peut se reposer en paix. Un jour, ses petits lui succéderont. Elle leur apprendra le métier de ses ancêtres, les emmener sur ces routes qu'elle sillonnait jadis en Vespa. Désormais, Giulia est déjà convaincue que son avenir s'annoncera prometteur.

Ici se révèle de nouveau l'impact du capitalisme sur l'héroïne sicilienne, et comment elle a dû entrer dans le domaine de la réinvention, de la modernisation et s'ouvrir vers le monde extérieur pour pouvoir préserver l'intégrité de l'entreprise familiale face aux exigences du marché du travail. Cette démarche est alors essentielle pour garantir la survie économique de son entreprise et pour sauver sa famille de la ruine financière.

• 2.3 Au Canada (*Concurrences acharnées et Burning out*)

Sarah est une avocate exceptionnelle, évoluant au sein d'un cabinet d'avocats de renom. Sa vie est minutieusement orchestrée, typique de ce que l'on appelle une "working-woman", ayant dû s'investir pleinement pour maintenir sa position élevée dans un environnement déjà marqué par le machisme et la compétition. Son emploi du temps est méticuleusement planifié, montrant que chaque minute est comptée. Ce rythme, à la fois soutenu et régulier, résulte des exigences extrêmement rigoureuses de sa profession : « Sarah est en lutte contre le temps, de l'instant où elle se lève à celui où elle se couche. À la seconde où elle ouvre les yeux, son cerveau s'allume comme le processeur d'un ordinateur. »⁽⁵⁴⁾

Chaque matin, elle se réveille à cinq heures. Aucune possibilité pour elle de dormir plus, car chaque minute de sa journée est précieuse et bien compté : « Il est loin le temps de l'insouciance, celui d'avant le cabinet, la maternité, les responsabilités. Il suffisait alors d'un coup de fil pour changer le cours d'une journée : et si ce soir on faisait... ? et si on partait... ? et si on allait... ? »⁽⁵⁵⁾

Dans son univers, tout est réglé et planifié. Ses actes mêmes semblent être harmonieusement coordonnés, évoquant une sorte de symphonie militaire : « Plus d'improvisation, le rôle est appris, joué, répété chaque jour, chaque semaine, chaque mois, toute l'année... toujours dans le même ordre. »⁽⁵⁶⁾

C'est donc à travers cette histoire que l'impact du capitalisme sur la perception du temps est clairement démontré. Appuyant, en effet, sur les idées de Karl Marx, Alain Bichr précise que : « *Le capitalisme se révèle ... essentiellement chronophobe...L'économie de temps et, par conséquent*

⁽⁵⁴⁾) Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.31

⁽⁵⁵⁾ Ibid. .p.31

⁽⁵⁶⁾ Ibid. p.32

l'accélération du temps, est une nécessité proprement vitale pour le capital lui-même. Il faut que son procès cyclique de reproduction se déroule le plus vite possible ; autrement dit que la vitesse de rotation du capital soit la plus grande possible. L'enjeu étant tout simplement, une fois de plus la maximisation du profit ... »⁽⁵⁷⁾

Dans ce récit de Sarah, nous témoignons une telle hiérarchie professionnelle bien établie au sein de son cabinet, caractérisée par une compétition intense et acharnée. Sarah, quant à elle, se trouve déjà immergée dans ce système hiérarchique de nature capitaliste : « ... Sarah est la première à avoir été promue associée, dans ce cabinet réputé machiste. »⁽⁵⁸⁾

Elle aspire à un avenir plus brillant et s'engage pleinement dans ses responsabilités. Dévouée, elle consacre de nombreuses heures supplémentaires et même des nuits à préparer ses plaidoiries. Rien ne peut arrêter son immense détermination. C'est grâce à l'étendue de ses compétences qu'elle a été choisie pour devenir la prochaine Managing Partner du cabinet. Ce poste constitue, en fait, un sommet dans le domaine de sa profession : « Sarah avait tout pour être désignée : un parcours exemplaire, une volonté sans faille, une capacité de travail défiant toute concurrence... une forme de boulimie qui toujours la poussait à rester en mouvement. »⁽⁵⁹⁾

C'est une femme qui excelle dans la gestion de ses choix et dans la prise de décisions qu'elle met en œuvre avec brio. Sarah est avant tout focalisée sur une quête constante et déterminée pour atteindre les sommets de sa carrière et de sa vie sociale. Avec une grande habileté, elle sait faire de grands pas vers la réalisation de ses objectifs et peut, de même, progresser rapidement dans sa hiérarchie, acquérant ainsi une réputation digne d'éloge dans son secteur. Son engagement et sa stratégie lui permettent d'atteindre des niveaux de reconnaissance impressionnants, consolidant son statut d'une professionnelle respectée et admirée.

Quant à sa vie personnelle, nous pouvons dire que Sarah privilégie systématiquement son parcours professionnel, souvent au détriment de sa vie familiale. Elle adopte, en fait, une telle stratégie qu'elle estime nécessaire pour préserver son intégrité professionnelle, fondée sur la réticence extrême de tout ce qui touche sa vie privée. Elle évite soigneusement de parler de ses enfants ou de ses obligations familiales pour ne pas ébranler son statut ou bien sa position aux yeux de ses patrons au travail : « Il valait mieux mentir, inventer, broder, tout,

⁽⁵⁷⁾ BIHR, Alain, « Capitalisme et Rapport au Temps. Essai sur la Chronophobie du Capital », in *Revue ? Interrogations ?* [En ligne], 2005, n° 01 - « L'actualité » : une problématique pour les sciences humaines et sociales ?, consulté le 20 mai 2019. URL : <https://www.revue-interrogations.org/Capitalisme-et-Rapport-auteemps>

⁽⁵⁸⁾ Colombani, Laëtitia, *La Tresse*, op.cit., p.33

⁽⁵⁹⁾ Ibid.p.35

plutôt qu'avouer qu'on avait des enfants, en d'autres termes : des chaînes, des liens, des contraintes. Ils étaient autant de freins à votre disponibilité, à l'évolution de votre carrière. »⁽⁶⁰⁾

L'ascension professionnelle, ainsi que l'obtention d'un statut social prestigieux constituent la principale motivation de Sarah. C'est véritablement ce qui lui procure le plus de fierté. Chaque matin, en garant sa voiture sur le parking juste en face du panneau affichant son nom, elle ne peut s'empêcher de l'admirer. Ce panneau ne représente pas seulement son titre, mais également sa place dans la société : *« Cette plaque, qu'elle contemple tous les matins avec fierté, désigne plus que l'emplacement de sa voiture ; elle est un titre, un grade.... Sa réussite, son territoire. »⁽⁶¹⁾*

Il est donc pertinent de se tourner vers le concept de « prestige de la profession » tel que défini par le sociologue et économiste allemand Max Weber : *« Max weber complexifie son analyse de la stratification sociale en y ajoutant une analyse des Ständische Lage..., expression traduite ordinairement par sa situation Statutaire ou groupes de statut ... Nous appelons "conditions"... un privilège positif ou négatif de considération sociale revendiqué de façon efficace fondé sur le mode de vie, le type d'instruction formelle et la possession des formes de vie correspondante... le prestige de la naissance ou le prestige de la profession. »⁽⁶²⁾*

Un jour, alors qu'elle présente l'une de ses plaidoiries, Sarah s'est écroulée, perdant connaissance. Son visage est devenu de plus en plus très pâle et ses mains se sont mises à trembler avec une intensité inquiétante. Malgré cela, elle fait preuve d'une remarquable ténacité et insiste à reprendre son travail : *« Elle n'a pas protesté, n'a pas appelé à l'aide. Elle s'est écroulée sans un bruit, comme un château de cartes, presque avec grâce. »⁽⁶³⁾*

Lorsqu'elle va ensuite à l'hôpital, le médecin cherche à obtenir quelques informations, mais Sarah répond de manière très succincte. En réalité, elle ne veut pas parler de la douleur qu'elle ressent dans la partie gauche de sa poitrine depuis un certain temps, consciente que ce n'est pas le bon moment pour en parler. Le médecin lui recommande donc de se reposer pendant au moins deux semaines, mais elle refuse catégoriquement cette suggestion, s'interrogeant sur la manière dont elle pourrait le faire compte tenu de toutes ses responsabilités qui

⁽⁶⁰⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.37

⁽⁶¹⁾ Ibid .p.33

⁽⁶²⁾ MERLE , PIERRE « Classes Sociales » « Groupes de statut » « Partis » Une Analyse Systémique des Stratifications Sociales Wébériennes » in Ressources en Sciences Économiques et Sociales – SES – ENS (Cours en ligne),p.09,mis en ligne le 28 février 2015 , consulté le 25 mai 2019. URL: <http://ses.ens-lyon.fr/ses/fichiers/pierre-merle-weber-stratification-fev-20151425210929771.pdf>

⁽⁶³⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.55

pèsent sur ses épaules : « *En vendant ses enfants sur eBay ? ...En annonçant à ses clients qu'elle fait grève au cabinet ? Elle gère des dossiers aux enjeux cruciaux, qu'elle ne peut déléguer. S'arrêter n'est pas une option.* »⁽⁶⁴⁾

Ainsi, elle revient à son cabinet, participe aux réunions, plaide avec conviction et s'occupe de ses trois enfants, tout cela avec la détermination d'un bon soldat. Elle arbore en permanence ce visage souriant qui lui va si bien, comme une seconde peau, masquant parfois la complexité de son quotidien : « *En arrivant au cabinet, elle rassurera Inès et ses collaborateurs: ce n'était rien. Et tout repartira comme avant.* »⁽⁶⁵⁾

Quelques semaines plus tard, la gynécologue lui recommande de faire certains examens, moment où la vérité éclate : Sarah est diagnostiquée avec un cancer. Avec un esprit de battante, elle reçoit cette nouvelle avec sang-froid. Rapidement, elle élabore sa stratégie de lutte. Pour elle, cette tumeur maligne n'est qu'un adversaire à vaincre. Il est essentiel pour elle de préserver les apparences afin de protéger sa carrière, car l'idée que la maladie puisse prendre le contrôle de sa vie et affecter négativement son parcours professionnel exemplaire est inacceptable. Elle sait donc qu'elle doit se battre avec détermination contre ce défi : « *Elle est une guerrière. Elle va se battre... Il s'agit d'une procédure au long cours, ce sera une guerre des nerfs, une succession de moments d'espoir, de doute, et d'autres...Il faudra tenir, coûte que coûte. Ce genre de combat se gagne à l'endurance, Sarah le sait.* »⁽⁶⁶⁾

Sarah décide de ne rien avouer au personnel du cabinet, car cette nouvelle pourrait avoir des répercussions négatives sur tous, y compris ses associés, ses amis et même sa clientèle. Garder ce secret n'implique pas seulement ses collègues, mais également son père et son frère. En fait, Sa mère est déjà morte de la même maladie, c'est pour cela alors qu'elle désire ardemment les protéger d'une nouvelle épreuve douloureuse. Ainsi, elle lutte seule, dans un silence total. Cependant, les symptômes qui lui apparaissent éveillent les soupçons de son entourage notamment sa collègue la plus proche, Inès, au cabinet. Pour s'assurer que cette dernière garde le secret, Sarah emploie une stratégie raffinée : elle lui propose de l'assister dans le dossier le plus médiatique du cabinet, celui de "Bilgouvar". De cette manière, elle espère non seulement détourner l'attention d'Inès, mais aussi obtenir son aide précieuse tout en préservant sa propre situation dans l'ombre : « *Inès est ambitieuse, elle comprendra qu'elle n'a pas intérêt parler, à s'attirer les foudres de son associée.* »⁽⁶⁷⁾

Mais malheureusement, le secret est exhibé à tous : « *La nouvelle s'est répandue dans le cabinet ... elle a longé les couloirs, envahi les bureaux... jusqu'*

⁽⁶⁴⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.59

⁽⁶⁵⁾ Ibid.p.60

⁽⁶⁶⁾ Ibid.p.85

⁽⁶⁷⁾ Ibid. .p.113

à parvenir au dernier étage, tout en haut de la hiérarchie, auprès de Johnson. »⁽⁶⁸⁾

Inès est, en effet, la première à révéler la nouvelle notamment à "Gary Crust," le pire ennemi et le plus envieux de Sarah. Elle lui fait part de la situation en mentionnant qu'elle commence déjà à perdre une grande partie de sa concentration au travail, ce qui la mène à commettre de nombreuses erreurs : « *Des faux pas, des erreurs, elle n'en a pas commis, Inès le sait. Alors pourquoi ? Pourquoi donc la trahir ? Sarah le comprend trop tard, et cette pensée la glace : Inès veut sa place. Son statut d'associée.* »⁽⁶⁹⁾

C'est ici que commence le plan systématique et planifié contre Sarah afin de la remplacer, car elle n'est plus le cheval gagnant auquel tout le monde cherche à s'accrocher. Johnson, le directeur du cabinet, doit être au courant de la vérité concernant Sarah. En réalité, il ne cherche pas à rassurer sur sa santé ; ce qui l'inquiète vraiment, c'est de savoir si elle peut continuer à travailler avec la même énergie. Avec discernement, Sarah perçoit son intention sous-jacente et lui assure fermement qu'elle se porte bien et que rien ne pourra entraver son parcours professionnel. Elle déploie tous les moyens pour solidifier sa position devant lui, comme une personne accusée qui se défend devant le juge au tribunal.

S'attachant fort à la position prestigieuse qu'elle a déjà acquise au sein du cabinet, elle se convainc que tout se passera bien. Mais Johnson pense autrement. En effet, il se met à ignorer son invitation aux réunions, à réduire son rôle dans les diverses tâches et même à l'exclure de toute consultation quelconque. En revanche, certains en profitent pour se mettre en avant et se démarquer encore davantage : Crust et Inès.

Malgré les mises en garde du médecin concernant la gravité de son état et l'importance de suivre une chimiothérapie, ainsi que de prendre le temps nécessaire pour se reposer en raison des effets épuisants de ce traitement, Sarah lutte ardemment pour maintenir sa position au sein de l'entreprise et préserver les succès qu'elle a obtenus. Pour elle, prendre un congé équivaut à abandonner tout : sa carrière, ses réussites et son éclat : « *Elle ne laissera pas le cancer lui prendre ce qu'elle a mis des années à construire. Elle va se battre, bec et ongles, pour garder son empire.* »⁽⁷⁰⁾

En effet, Sarah se sent désorientée. L'idée de se débarrasser d'elle lui semble extrêmement insupportable. Elle pense alors aux plusieurs alternatives: elle présente elle-même sa démission et dans ce cas elle perdra entièrement sa couverture sociale, ou elle cherche un autre emploi, ce qui constitue un véritable défi compte tenu de son état de santé, ou elle aura son propre cabinet, ce qui

⁽⁶⁸⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.130

⁽⁶⁹⁾ Ibid. p.131

⁽⁷⁰⁾ Ibid. p.158

requiert des fonds conséquents et malheureusement les banques ne prêtent généralement pas aux personnes souffrant de maladies graves sans garanties.

Johnson, quant à lui, prend déjà sa décision à propos de cette affaire si compliquée : Sarah doit être écartée. Il se met par la suite à redistribuer toutes ses charges professionnelles entre autres : « *Son sort est scellé, Johnson en a décidé. Malade, elle ne lui est plus d'aucune utilité. Elle est une valeur sur laquelle il ne veut plus compter.* »⁽⁷¹⁾

C'est ici donc que nous pouvons constater que Sarah symbolise effectivement l'idée de réification ou bien de chosification pour affirmer qu'elle est déjà réduite à l'état de chose : « *...le terme est invariablement accompagné par de fortes connotations négatives. Dès lors, il désigne le devenir - chose de ce qui, en droit, n'est pas une chose. Cette pseudo -chose peut être, selon le cas, un concept, une personne, une relation, un processus, le monde social, une marchandise, etc... La réification de ces pseudo - choses consiste à leur attribuer illégitimement, et, selon le cas, une facticité, une fixité, une objectivité, une externalité, une impersonnalité, une naturalité ; bref, une choséité ontologique qui est jugée inappropriée.* »⁽⁷²⁾

Nous pouvons ainsi dire que la réification se considéré comme un concept marxiste faisant déjà l'objet de plusieurs articles approfondis traitées chez Luckás : « *...il importe de souligner que la notion de réification a une histoire dans la pensée de Lukács et qu'elle en est même un concept séminal. Dès son premier ouvrage, l'Histoire du développement du drame moderne (1908), il dénonce, par exemple, la « chosification de la vie », la « tendance à la dépersonnalisation et à la réduction du qualitatif au quantitatif » ... ce désir de tout réduire à des chiffres et des formules, affirmant que la culture moderne est devenue bourgeoise et que les formes économiques d'une classe dominant l'ensemble de la vie.* »⁽⁷³⁾

Luckás trouve que « *dans la sphère du processus de production et de reproduction matérielle, l'expression la plus achevée de la réification est la transformation de l'homme en marchandise et en appendice de la machine.* »⁽⁷⁴⁾

⁽⁷¹⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p. 164

⁽⁷²⁾ VANDENBERGHE, Frédéric, « La Notion de Réification. Réification Sociale et Chosification Méthodologique », in *L'Homme et la Société* [En ligne], 1992, n° 103, Aliénations nationales, pp. 81-82, mis en ligne le 25 septembre 2015, consulté le 25 mai 2019. URL : http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1992_num_103_1_2615

⁽⁷³⁾ CHARBONNIER, Vincent, « La Réification chez Lukacs : (la madeleine et les cendres) » [En ligne], in CHANSON, Vincent, CUKIER, Alexis et MONTFERRAND, Frédéric (dir.), *La Réification : Histoire et Actualité d'un Concept Critique*, Paris, La Dispute, 2014, p. 44, mis en ligne le 20 février 2014, consulté le 25 mai 2019. URL : <https://hal-ens-lyon.archives-ouvertes.fr/ensl-00762337v7>

⁽⁷⁴⁾ VANDENBERGHE, Frédéric, op.cit., p.85

Nous nous apercevons donc que c'est le travail acharné de Sarah, ainsi que sa détermination sans faille qui la conduisent à ce qu'on appelle « la chosification », ils la réduisent littéralement à un simple objet. Son cerveau, par conséquent, devient exactement comme le processeur des ordinateurs : *« Sarah est en lutte contre le temps, de l'instant où elle se lève à celui où elle se couche. À la seconde où elle ouvre les yeux, son cerveau s'allume comme un processeur d'un ordinateur. »*⁽⁷⁵⁾

Cela s'assurera vers la fin de son histoire, car en étant dépourvue de toute valeur, elle est mise à l'écart de tout. Elle devient déjà comme l'outil dont on se sert puis qu'on se débarrasse une fois qu'il est défaillant. À vrai dire, elle est morte sur le plan professionnel : *« Cette femme qu'elle a été, qu'elle était hier encore, une femme forte et volontaire qui avait sa place dans le monde, et se dit qu'aujourd'hui, le monde l'a abandonnée. »*⁽⁷⁶⁾

D'après Karl Marx, ce phénomène de la réification a un impact majeur sur les relations sociales entre les êtres humains, les transformant en objets. Ce processus est directement lié aux conséquences du travail capitaliste, qui a pour effet de déshumaniser les personnes. En somme, le travail dans un contexte capitaliste constitue une force destructrice qui altère profondément la nature des interactions humaines : *« ... l'évolution économique a fait passer les rapports de dépendance personnelle à des relations où le caractère social de l'activité, comme la forme sociale du produit et la part que l'individu prend à la production, se présentent aux individus comme quelque chose d'étranger, ... « comme une chose » écrit-il. « Dans la valeur d'échange, la relation sociale des personnes est transformée en un comportement social des choses ; le pouvoir de la personne s'est transformé en pouvoir des choses. »*⁽⁷⁷⁾

Et c'est exactement ce qui se passe avec Sarah; telle une structure qui s'est effondrée, elle a chuté brutalement de son sommet à l'abîme. Sur ses décombres, ses collègues opportunistes se sont positionnés, prêts à tirer profit de la situation. Et bien sûr, cela s'est passé sous la bienveillance de Johnson. En réalité, ils lui ont extirpé son cœur et l'ont enseveli dans une fosse obscurcie par la cruauté et l'inhumanité. Aujourd'hui, elle est devenue une entité dépourvue d'utilité, un être sur lequel on ne peut plus s'appuyer, sans aucune valeur : *« Pour eux elle n'est plus une avocate malade, elle est une malade avocate... Le cancer fait peur. Il isole, il éloigne. Il pue la mort... Intouchable, voilà ce que Sarah est devenue. Reléguée au ban de la société. »*⁽⁷⁸⁾

Ce n'est pas alors la maladie elle-même qui inflige une profonde blessure à son âme, mais plutôt les copains pour qui elle éprouve respect et appréciation,

⁽⁷⁵⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.158

⁽⁷⁶⁾ Ibid. p.166.

⁽⁷⁷⁾ CHARBONNIER, Vincent, op.cit., p.p. 43-44

⁽⁷⁸⁾ Colombani, Laëtitia, La Tresse, op.cit., p.186

et avec qui elle a partagé l'ascension et le succès. Maintenant, ils lui apparaissent comme les prédateurs carnivores qui dépendent, pour leur nourriture, de la dévoration des êtres faibles : «*Il y aura toujours des Johnson et des Curst pour lui remettre la tête sous l'eau. Bande de salauds.* »⁽⁷⁹⁾

Cette fin tragique est, en réalité, prévue, car Sarah a sacrifié sa vie familiale et même ses relations sociales, privilégiant donner la majeure priorité à sa vie professionnelle : «*Dans ... une autre vie, elle aurait pu tisser des liens avec ses collègues, peut-être même s'en faire des amis. Mais dans celle-ci, il n'y a pas d'espace autre que le travail.* »⁽⁸⁰⁾

Suite à sa deuxième séance de chimiothérapie, Sarah est confrontée à une perte significative de cheveux. Elle se retrouve ainsi avec une calvitie prématurée, ce qui la plonge dans le désespoir. Toutefois, elle refuse de se laisser abattre fait preuve d'une ferme résistance, héritée de sa mère, elle-même ayant lutté contre cette terrible maladie. Sarah poursuit donc son combat, déterminée à rester forte pour ses trois enfants qui ont besoin d'elle. Pour faire face à cette nouvelle réalité, elle se rend chez un coiffeur spécialisé et choisit une perruque élégante, confectionnée à partir de cheveux naturels provenant d'Inde, soigneusement traités en Sicile et teints pour s'harmoniser avec sa couleur d'origine. En se découvrant dans le miroir, elle est éblouie par son apparence rayonnante et retrouve ainsi une sensation d'énergie et de vitalité.

Pour conclure, nous pouvons dire que tout ce qui s'est passé soit avec Smita soit avec Sarah illustrent parfaitement ce que Karl Marx désigne comme « l'exploitation de l'homme par l'homme », et qui représente clairement l'une des pires conséquences du capitalisme et de la lutte des classes.

Conclusion

Dans le cadre de la présente étude, nous avons cherché à montrer comment le roman *La tresse* de Laëtitia Colombani s'intègre profondément dans une réflexion actuelle sur le capitalisme et ses effets sur l'individu. En premier lieu, nous avons formulé une analyse détaillée du concept de capitalisme, en explorant ses aspects définitionnels, historiques ainsi que ses critiques. De plus, nous avons mis en évidence les interactions qui existent entre littérature et capitalisme, en soulignant la réciprocité qui façonne cette relation.

⁽⁷⁹⁾ Colombani, Laëtitia, *La Tresse*, op.cit., p.189

⁽⁸⁰⁾ Ibid .p.116

À travers une analyse approfondie des parcours de Smita en Inde, de Giulia en Italie et de Sarah au Canada, nous avons illustré comment le capitalisme se manifeste de manière distincte et impacte les trajectoires individuelles de chacune d'elles. Smita, confrontée à la rigueur du système des castes et à une exploitation économique intense, représente l'exclusion, l'insécurité et le manque de mobilité sociale : le capitalisme ici est alors synonyme d'injustice et d'aliénation. Pour Giulia, la chute de l'atelier familial en raison d'une concurrence féroce et d'une pression incessante sur la productivité menace la tradition, exacerbe l'angoisse liée à la perte du savoir-faire artisanal et met en lumière les paradoxes du monde contemporain. En revanche, Sarah incarne le modèle de la réussite managériale dans une société axée sur la performance, dont la maladie dévoile la vulnérabilité et la brutalité d'un système où l'humain est sacrifié sur l'autel de la rentabilité : l'individu devient ainsi à la fois acteur et victime d'une logique impitoyable.

À travers ces itinéraires croisés, « La tresse » dénonce subtilement les excès et les limitations du capitalisme globalisé : uniformisation des destins, souffrance silencieuse des femmes, érosion des liens traditionnels au profit de l'efficacité. La littérature trouve ainsi, dans le miroir du capitalisme, une matière féconde pour questionner l'époque et réveiller toute conscience critique. Il apparaît alors que la fiction, loin d'être un simple miroir d'un monde statique, appelle à envisager des alternatives, à donner une voix à ceux qui restent dans l'ombre et à rappeler que la valeur fondamentale de toute société doit reposer sur la dignité humaine.

Il convient donc de souligner que Laëtitia Colombani a habilement conçu son œuvre en mêlant différents univers et personnages romanesques, offrant ainsi une représentation unique de diverses cultures et idéologies. Ce sont précisément les entrelacs de la tresse, façonnés par l'auteure, qui nous permettent d'établir des ponts entre ces mondes disparates.

En somme, il est évident qu'elle réussit avec brio, à travers le prisme des trois protagonistes de La tresse, à mettre en lumière la complexité et la pertinence du phénomène capitaliste sur les trajectoires tant individuelles que collectives, faisant ainsi de la littérature un outil fondamental non seulement d'analyse, mais également de résistance et d'espoir.

Bibliographie

Corpus

COLOMBANI, Laëtitia, *La Tresse*, Librairie Générale Française, 2017.

Ouvrages critiques et théoriques :

- BIHR, Alain, *Le Premier Âge du Capitalisme (1415-1763) : L'Expansion Européenne*, Lausanne, Éditions Page Deux et Paris, Éditions Syllepse, 2018, vol. 01.
- BONALD, Louis de, *La Législation Primitive, Considérée dans les Derniers Temps par les Seules Lumières de la Raison Suivie de Plusieurs Traités et Discours Politiques* [En ligne], Paris, Le Clere, 1802, vol. 02.
- GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969.
- GILL, Louis, *Fondements et Limites du Capitalisme*, Trois-Rivières, Boréal, 1996
- MEIKSINS WOOD, Ellen, *L'Origine du Capitalisme : une Étude Approfondie*, Montréal, Lux Éditeur, 2009

Articles :

- BOSSERELLE, Éric, « Guerres, Transformation du Capitalisme et Croissance Économique », in *L'Homme & la Société* [En ligne], 2008, vol. 170-171, n° 04, pp. 219-250, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 15 mai 2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2008-4-page-219.htm>
- CHARBONNIER, Vincent, « La Réification chez Lukács : (la madeleine et les cendres) » [En ligne], in CHANSON, Vincent, CUKIER, Alexis et MONTFERRAND, Frédéric (dir.), *La Réification : Histoire et Actualité d'un Concept Critique*, Paris, LaDispute, 2014, pp. 43-65, mis en ligne le 20 février 2014, consulté le 25 mai 2019. URL : <https://hal-ens-lyon.archives-ouvertes.fr/ensl-00762337v7>
- CITTON, Yves et POIRSON, Martial, « Introduction : l'Économie à l'Œuvre » [En ligne], in POIRSON, Martial, CITTON, Yves et BIET, Christian (dir.), *Les Frontières Littéraires de l'Économie*, Paris, Desjonquères, 2008, pp. 09-24, mis en ligne le 23 octobre 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00847134>
- DOSTALER, Gilles, « Transition et Pensée Économique dans l' Histoire », in *Cahiers de Recherche Sociologique* [En ligne], 1983, vol. 01, pp. 19-35, mis en ligne le 18 avril 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1001971ar->
- DURAND, Jean-Pierre, « Aliénation, Sociologie », in *Encyclopædia Universalis* [En ligne], consulté le 18 mai 2019. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alienationsociologie/>
- Grignon(C), *Racisme et ethnocentrisme de classe*, Bulletin interne de l'Association critiques sociales, no.2, décembre 1988.
- KATTAN, Naïm, « La Théorie du Roman de Georges Lukács », in *Liberté* [En ligne], 1964, vol. 06, n° 05, pp. 389-391, mis en ligne le 27 octobre 2010, consulté le 31 mars 2019. URL : id.erudit.org/iderudit/59944ac
- LALLEMENT, Michel, « Conscience de Classe », in *Encyclopædia Universalis* [En ligne], consulté le 18 mai 2019. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/consciencede-classe/>
- POPOVIC, Pierre, « La sociocritique. Définition, Histoire, Concepts, Voies d'Avenir », in *Pratiques* [En ligne], 2011, n° 151-152, pp. 07-38, mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 04 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1762>

- VANDENBERGHE, Frédéric, « La Notion de Réification. Réification Sociale et Chosification Méthodologique », in L'Homme et la Société [En ligne], 1992, n° 103, Aliénations nationales, pp. 81-93, mis en ligne le 25 septembre 2015, consulté le 25 mai 2019. URL : http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1992_num_103_1_2615

Thèses :

- Nawel(Salem), L'écriture tressée et l'image Kaléidoscopique de la mondialisation dans La Tresse de Laëtitia Colombani, Université Mohamed Lamine Debaghine-sétif 2, 2018-2019,

https://www.academia.edu/40242511/L%C3%A9criture_tress%C3%A9e_et_limage_kal%C3%A9idoscopique_de_la_mondialisation_dans_La_Tresse_de_La%C3%ABtitia_Colombani

- Rouini Ferial, La condition féminine en Inde dans le roman de La Tresse de Laëtitia Colombani, Université Mohamed Khider Biskra, 2020-2021, <http://archives.univ-biskra.dz/handle/123456789/18804>

Dictionnaires:

- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, Dictionnaire des Symboles, Paris, RobertLaffont S.A. et Jupiter, 1982.

Sitographie :

- GHORRA-GOBIN, Cynthia, « Mondialisation et Globalisation », in *Géoconfluences* [Enligne], mis en ligne le 20 décembre 2017, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-laune/mondialisation-globalisation>

- GUAY, Jean-Herman, « Capitalisme », in *Perspective Monde* [En ligne], École Politique Appliquée, Montréal, 2016, consulté le 15 avril 2019. URL : <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1473>

- MERLE, Pierre, « « Classes Sociales », « Groupes de Statut », « Partis ». Une Analyse Systémique des Stratifications Sociales Wébériennes », in *Ressources en Sciences Économiques et Sociales - SES-ENS* [Cours en ligne], 15 p., mis en ligne le 28 février 2015, consulté le 25 mai 2019. URL : http://ses.ens-lyon.fr/ses/fichiers/pierre-merleweber-stratification-fev-2015_1425210929771.pdf

- <https://www.humanrights.ch/fr/pfi/droits-humains/discrimination/dossier-non-discrimination/qu-est-ce-que-la-discrimination/29-11-2020>
<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/breves/2007/popup/IndeCastes.htm>